

ses domestiques, ceux des convives dont l'assiette ou le verre était vide.

Le vin de champagne était le seul dont on lui eût vu boire coup sur coup deux ou trois verres.

Pas une fois il n'était sorti du calme qui lui était habituel. Jamais un excès quelconque n'avait fait perdre à son regard ou à son visage cette sérénité souriante et inaltérable qui en était la véritable expression.

Ses domestiques, largement payés, obéissaient pour ainsi dire au doigt et à l'œil.

Pas une fois on n'avait entendu le prince leur faire une observation à haute voix.

Comme livrée pour sa maison, il avait adopté la mode anglaise. Il avait choisi le noir, depuis le bas de soie et la culotte jusqu'à l'habit.

La cravate était blanche, les cheveux poudrés.

Lorsque le nabab recevait ou donnait à dîner, ses laquais, irréprochablement tenus, ne le quittaient pas des yeux. Il lui suffisait de faire un geste pour être compris.

S'il était mécontent d'un domestique, il ne lui adressait aucun reproche; il lui mettait de l'argent dans la main et le congédiait.

Il était aidé, dans l'administration de sa maison, par un Français qui certainement faisait partie de sa suite, car il avait débarqué avec le prince à Marseille.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, au visage bronzé, aux cheveux et aux favoris noirs, épais, taillé en hercule, également et toujours vêtu de noir et cravaté de blanc, qui paraissait posséder toute sa confiance.

Cet homme se nommait Berger.

C'était à lui, lui seul, que le nabab donnait des ordres verbaux.

A aucun autre domestique, il n'adressait la parole.

Mohammed faisait exception; mais Mohammed était chargé de Stheli, et le prince Cachemire tenait beaucoup à son cheval.

C'était Berger qui formulait et adressait les invitations, qui payait les fournisseurs, les gens de service; c'était Berger qui accompagnait son maître quand celui-ci s'absentait pour deux ou trois jours seulement, — ce qui lui arrivait bien souvent; car le nabab aimait passionnément la chasse.

Dans ce cas, c'était Berger qui soignait et nettoyait les armes, qui les chargeait et les passait au prince.

Quand il s'agissait d'une chasse à courre, le nabab, toujours sur Stheli l'infatigable, prenait invariablement la tête et arrivait le premier à l'hallali.

S'il faisait partie d'une battue au sanglier, au cerf, au chevreuil, au lièvre même, il tirait rarement, mais tirait pour ainsi dire à coup sûr.

Parfois, dédaignant ce menu gibier, lui qui sans doute avait chassé le lion, le tigre, la panthère et l'éléphant, il faisait signe à Berger de tirer pour lui.

Tel maître, tel valet.

Berger jetait son coup sans se donner jamais la peine d'ajuster, et il était rare que la bête ne restât pas sur la place. Sinon, elle allait mourir à quelques pas de là, sans qu'il prit la peine d'aller la ramasser, et les courants en faisaient gorge chaude.

Evidemment, Berger était quelque peu blasé, lui aussi, sur ces jeux d'enfant.

L'adresse du prince Cachemire et de son factotum était devenue proverbiale.

Un jour, croyant sans doute embarrasser le prince, on le conduisit au bois de Boulogne et on le fit entrer au tir aux pigeons.

Le prince examina les armes qu'on lui présentait et les repoussa dédaigneusement.

On s'imagina qu'il reculait devant l'épreuve, on le plaisanta.

Il offrit de parier qu'il tuerait un pigeon par coup, jusqu'à concurrence de cent coups de fusil, et que Berger en tuerait au moins quatre-vingts.

Il ne stipula qu'une condition, c'est qu'il apporterait ses armes et que Berger les chargerait.

Le pari fut tenu. L'enjeu était seulement de 2,000 louis. Le lendemain, le prince et son factotum étaient exacts au rendez-vous.

Le nabab abattit successivement cent pigeons en cinquante coups doubles.

Quant à Berger, il tua également ses cent pigeons en cent coups, mais il ne fit que trente-huit doublés.

Le comte de D... qui avait tenu le pari et l'avait jugé impossible, voulut payer séance tenante: mais le prince Cachemire le pria de vouloir bien distribuer en son nom cette somme aux pauvres de Paris, — ce qui fut fait le jour même.

Le nabab passait, du reste, pour être bienfaisant et généreux.

On sait que tous les gens riches, français ou étrangers, chrétiens ou païens, protestants ou musulmans, sont assaillis perpétuellement de demandes et de suppliques.

La réputation de prodigalité du nabab n'était pas faite pour le mettre à l'abri de cette avalanche.

Il avait l'habitude, tous les matins, de lire lui-même ces lettres, plus souvent tristes que rejoissantes, mais dont quelques-unes sont le comble de l'outrecuidance.

Il les parcourait l'une après l'autre, et si, dans le nombre, il s'en trouvait une qui l'émut, si l'infortune qu'on le priait de secourir lui paraissait intéressante, jamais le bienfait ne se faisait attendre.

Or, si l'on songe que du mois de novembre à la fin d'avril le prince avait reçu plus de trois mille suppliques de ce genre, on verra qu'il s'était astreint à une besogne cruellement ingrate, et que s'il avait exaucé seulement le dixième de ces demandes, il devait être puissamment riche pour se permettre de telles aumônes.

Le fait est que personne ne connaissait le chiffre de sa fortune. Chez lui et sur lui, l'or semblait ruisseler à flots.

La tente sombre et sévère de sa livrée n'en faisait que mieux ressortir la splendeur de ses appartements et de ses costumes.

On s'était bien étonné tout d'abord qu'un prince si puissamment riche n'eût pas amené une suite plus nombreuse; mais il était allé lui-même au-devant de ces étonnements.

— J'ai Berger qui connaît toutes mes habitudes, avait-il dit; j'ai Mohammed qui sait panser mon cheval, lui mesurer et lui donner la nourriture qui lui convient, comme pas un de vos palefreniers ne serait en état de le faire, c'est tout ce qu'il me faut.

« J'aurais pu m'entourer de serviteurs et d'esclaves que j'aurais déguisés en officiers, je n'ai pas voulu le faire. Je suis venu en France pour y vivre à l'européenne, j'ai mieux aimé me servir de domestiques européens.

Et chacun lui donnait raison.

Le nom qu'il portait dans son pays était, disait-on, Adjir-Adjimore rajah.

Dans l'Inde, rajah est un titre équivalent à celui de prince.

Quand il entra dans un salon, c'était un véritable supplice pour lui d'entendre écorcher ce nom par les domestiques qui le prononçaient. Aussi avait-il pris le parti de ne plus se faire annoncer dans les rares maisons où il daignait aller assidûment.

Personne, du reste, ne l'appelait par son nom. Quand on s'adressait à lui, on disait tout simplement: « prince: » quand on parlait de lui, on employait le surnom dont chacun l'avait baptisé, et qui était devenu pour les masses un nom véritable. Lorsqu'il arrivait au théâtre ou dans une réunion quelconque, on se poussait du coude en disant: « Voilà le prince Cachemire! »

Plus des trois quarts de ceux qui le désignaient ainsi ne se figuraient même pas qu'ils le saluaient d'un surnom et s'imaginaient lui donner le nom qui lui appartenait réellement.

Aussi le prince Cachemire devint-il promptement populaire, tandis que dix personnes à peine connaissaient le rajah Adjir-Adjimore.